

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le réel et moi

Suzanne Jacob

Number 307, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2015). Le réel et moi. *Liberté*, (307), 6–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SUZANNE JACOB

PRÉLÈVEMENTS

Le réel et moi

Mommy, récit de l'enfermement.

CA SE PASSAIT entre la quatrième et la cinquième exécution capitale en Iraq, alors que la Turquie hésitait à défendre sa frontière kurde, et que le Canada entraînait en guerre. Je n'arrivais pas à décider d'une prononciation qui supprimerait l'homonymie entre *Mommy*, le film de Xavier Dolan, et l'autre momie, celle du pharaon Amenhotep III, dont la vue provoque les vomissements de Franza dans le roman *Franza* d'Ingeborg Bachmann.

C'était au cours des journées portes ouvertes « Vous avez des questions? Parlons-en avec les experts de TransCanada Oléoduc Énergie Est », c'était en même temps que j'oubliais le compte des morts ukrainiens, palestiniens et syriens pour passer au compte des victimes de l'Ebola. Je suis entrée dans un sex shop parce que j'ai cru que c'était là, pour Halloween. En sortant, j'ai croisé Sylvie, une amie française, qui a eu l'air aussi abasourdie de me voir sortir d'un sex shop que si elle m'avait surprise à lire le *Journal de Montréal*, et elle a prononcé

le mot *Mommy* exactement comme j'aurais dû le prononcer depuis le début, totalement nettoyé de son horrible homonyme. Les Françaises prononcent toujours mieux que moi les noms anglais qui portent une majuscule. Sylvie m'a dit que *Télérama* allait publier un numéro spécial sur les créateurs québécois à l'occasion de la sortie de *Mommy*. Je lui

ai dit que Marie-Claire Blais avait pourtant déjà fait savoir clairement à *Apostrophes* que les auteurs ne sont pas des délégués du tourisme. Sylvie a réfléchi un moment et elle a fait « bof ». Bof. Ça m'a plu dessus. J'ai ouvert mon parapluie et j'ai lu l'autocollant tout fringant sur le lampadaire : « Ne perdez pas confiance. »

C'était avant que j'aperçoive le *Journal de Montréal* dans le sac à provisions de Louise. Trop tard, Louise a vu que j'avais aperçu son *Journal de Montréal* dans son sac à provisions. « Ils m'ont eue, à force. Figure-toi que pendant deux mois, je l'ai trouvé le matin à ma porte. Le troisième mois, je me suis abonnée. Je ne pouvais plus m'en passer. C'est rempli de nouvelles invraisemblables. » Ça coïncidait juste avec l'épisode d'éthique où on nous sondait au sujet des actions du député Pierre-Karl Péladeau. Devait-il s'en départir? L'autre sondage concernait la mise en liberté du docteur Turcotte en attente de son procès. Le public avait-il perdu confiance en son appareil judiciaire? Ce qui me turlupinait, c'était une toute autre question. Le *Journal de Montréal* a été fondé le 15 juin 1964 par l'indépendantiste Pierre Péladeau. Très rapidement, ce journal est devenu le numéro 1 du Québec. Et jamais le Québec n'a voté pour l'indépendance. C'était là ma question et j'ai fini par la poser à Galt, mon ami Galt, le révolté qui met un terme à toutes nos prises de bec en jurant qu'il est totalement indifférent et qu'il ne cultive plus que son indifférence. Il n'utilise pas, à mon avis, contre la révolte, les herbicides racinaires adéquats. Il a trouvé que c'était tout de même une bonne question. Donc même quand tu possèdes des moyens de communication comme Québécois en a possédés entre 1964 et 1995 et que tu es indépendantiste, tu ne fais pas l'indépendance. Donc quoi? Donc qui a peur de Virginia Woolf? Je venais de lire *Une valeur* de Jean-Paul Tessier, aux Éditions des Étés, que mon dépanneur m'avait prêté. On devrait lire ce livre qui dresse un portrait tonique de ce que c'est que l'homophobie au quotidien au Québec. Icitte même, pas en français de France, et en détail, avec

des oiseaux morts dans ta boîte à lettres et des balles de fusil qui te frôlent le toupet. Tout ça pour en arriver à *Mommy*, car il me semble qu'il est nécessaire de révéler aux gens à qui on s'adresse dans quelles circonstances on a lu tel ou tel livre, ou vu tel ou tel film, ou entendu telle ou telle musique. Il n'y a pas que le montage du film qui compte, il y a aussi le montage autour du film, comme les images des sacs de morts du Libéria sont, à titre d'exemple, des amas

Mais on ne comprend rien non plus à la langue qu'on nous crie quand on est enfant !

d'images qui regardent avec nous le film *Mommy*.

Dans *Sotto l'immagine*, publié chez Mémoire d'encrier, Nathanaël écrit : « Le cinéma est une forme d'insomnie, contrairement au livre. » Donc *Mommy* est bien du cinéma.

C'est du cinéma sur l'intrusion d'une Société-Mère fusionnelle qui, atteinte d'une forme convulsive de fantasme, barre

systématiquement à son fils toute issue de secours vers le réel, avant de finir par entrevoir que la seule issue au désastre qu'elle a provoqué est l'enfermement pour son fils Steve. L'enfermement comme issue déjà pervertie par l'espérance lyrique que la Société-Mère y verse comme dans un compte en banque. L'insomnie.

Xavier Dolan fait l'hypothèse qu'il a voulu venger sa ou la mère. Allez savoir, dit-il.

Quand son héros Steve est subitement confronté par Kyla à une réalité qui le met en demeure de rompre avec le fantôme hurlant de sa Société-Mère, il régresse immédiatement, les yeux dans le beurre comme le nourrisson en souffrance qu'il est, et il fait pipi sur la cuisse de celle qui cherche à freiner l'intrusion. Qu'est-ce qu'elle a, cette Kyla, que la mommy Die n'a pas? Elle n'a pas l'intrusion parce que la vie lui a coupé la langue. Elle ne peut pas emplir les oreilles de Steve de ces décibels contre lesquels il n'a pas, lui, le fils, trouvé le moyen des quelques autres, celui de fermer définitivement sa gueule et ses oreilles pour faire cesser l'intrusion sonore, le viol, de la Société-Mère.

« Je n'ai rien compris, on ne comprend rien à la langue qu'ils parlent. » Mettons. Mais on ne comprend rien non plus à la langue qu'on nous crie quand on est enfant! On naît, on ne comprend rien du tout, on doit tout imaginer. On ne comprend rien à ce qu'on nous crie à travers les décibels dans toutes les brasseries de Montréal, de Paris, de Londres, de New York. Voilà. Lui non plus, le Steve de *Mommy*, ne comprend rien à ce que ça crie, à ce que ça lui crie après. Mais il crie à son tour les mêmes sons, en espérant que ces sons-là boucheront la bouche infernale qui ne cesse pas de le submerger, de l'agresser, de chercher le coït vocal. Un coït interminable qui n'aboutit jamais que sur la jouissance spasmodique, impuissante, incapable d'atteindre l'orgasme, mais qui te refille le fameux truc qu'on appelle le TDAH, trouble de déficit d'attention avec hyperactivité, après t'avoir brûlé l'imaginaire en te faisant croire que la liberté, c'est un clip sur une planche à roulettes où tu ouvres large ton écran avec les décibels qui t'envoient toujours des ordres dans les oreilles, des ordres que tu ne comprends pas du tout, mais qui produisent toujours le sigle en question, TDAH.

C'est alors qu'ils ont annoncé que le virus de l'Ebola ne serait pas contrôlé avant plusieurs mois. C'est alors qu'ils ont annoncé qu'un deuxième mégapétrolier se faisait remplir à Sorel. C'est alors qu'ils ont mis leur pyjama pour faire appliquer la loi. C'est alors que Steve est rentré en demandant à voir les photos de son père. C'est alors qu'il s'est étendu sur l'édredon du lit conjugal de ses parents pour regarder les photos de son père décédé. C'est alors que sa mère est entrée sans frapper et s'est mise à hurler parce qu'il y avait des kleenex dégueulasses, remplis de sperme inutile, et qu'elle les a ramassés en hurlant qu'il devait les ramasser lui-même. Et pendant qu'elle les ramassait, elle s'en mettait plein les mains. C'est pourquoi elle devait ultimement s'en laver les mains, dans l'espérance de ne pas avoir commis d'inceste. C'est alors que nous commençons tous à nous méfier de nos mains par crainte d'avoir essuyé un liquide corporel porteur de l'Ebola. Encore du colportage.



- J'ai envie d'une crème glacée au chocolat avec des pépites de chocolat pis des bananes pis de la compote de pommes.
- Et des guidis multicolores!
- Ouache, non.

C'est un film terrible qui parle de l'épidémie qui a frappé le réel et que l'Ebola tente de juguler en remettant du réel dans nos mains. Dans *Mommy*, il n'y a plus de réel, sauf le carré de l'image et le rectangle de l'écran. Mais le fantôme, lui, il n'est ni carré, ni rectangulaire, il est royal et régnant. Mon prince! Ma reine! On ne verra nulle part ailleurs au monde une mère faire ainsi des ménages royaux de ses mains baguées des bijoux de sa couronne de *paumée*. C'est dans le film. C'est terriblement merveilleux. Quand le fantôme est si bien colmaté contre la réalité que la réalité reste dehors, il n'y a pas d'espérance, il n'y a d'issue que l'enfermement.

Quand ta bouche a été ensemencée par la Société-Mère du fantôme de ta toute royale puissance future, est-ce que tu peux un jour recracher assez de cette semence pour avoir accès au réel? Ou est-ce que ton futur ne peut que s'unir à celui d'Amenhotep III, momifié? Lui aussi était un roi. Un grand roi. **L**

Suzanne Jacob est écrivaine